

# Chapitre 19

## Sur la liberté de conscience

1. Il est courant de voir les bonnes intentions, si elles sont conduites sans précautions, pousser les hommes à des actes très condamnables. Dans le débat qui a conduit la France à cette situation troublée de guerres civiles, le meilleur parti, le plus sensé, est certainement celui qui veut conserver et la religion et l'ancienne organisation politique du pays. Et pourtant, parmi les gens de bien qui le suivent (car je ne parle pas de ceux qui trouvent là un prétexte pour exercer une vengeance personnelle, ou satisfaire leur cupidité, ou rechercher la faveur des princes, mais de ceux qui agissent ainsi par zèle véritable envers leur religion, et le noble souci de maintenir la paix et l'état de leur patrie), parmi ces gens, dis-je, on en voit beaucoup que la passion conduit à sortir des limites du raisonnable, et les pousse à prendre parfois des décisions injustes, violentes, et même hasardeuses.

2. Il est sûr que dans les premiers temps, quand notre religion commença à prendre de l'autorité grâce aux lois, le zèle en arma plus d'un contre toutes sortes de livres païens dont la perte est durement ressentie par tous les lettrés. J'estime que ces désordres ont davantage nui aux lettres que tous les incendies causés par les barbares... Tacite en est un bon exemple : bien que l'empereur Tacite, son parent<sup>1</sup>, eût donné l'ordre formel de placer ses œuvres dans toutes les bibliothèques du monde, un seul exemplaire complet cependant est parvenu à échapper à la quête

---

1. Né en 200, cet empereur prétendait en effet descendre de Cornelius Tacitus, l'historien connu sous le nom de Tacite et que Montaigne cite ici en exemple.

obstinée de ceux qui voulaient le faire disparaître à cause de cinq ou six malheureux passages contraires à notre foi actuelle. Ils ont aussi eu cette attitude qui a consisté à prêter volontiers des louanges fantaisistes à tous les empereurs qui nous étaient favorables, à nous, chrétiens, et à condamner indistinctement toutes les actions de ceux qui furent nos adversaires, comme il est aisé de le voir dans le cas de l'empereur Julien<sup>1</sup>, surnommé « l'Apostat ».

3. C'était pourtant, en vérité, un homme remarquable, extraordinaire, car son âme était fortement imprégnée des idées de la philosophie, et il se faisait un devoir de régler sur elles tous ses actes. Et de fait, il n'est aucune sorte de vertu dont il n'ait laissé de remarquables exemples. En ce qui concerne la chasteté (dont son existence donne un témoignage bien clair), on sait de lui qu'il eut un comportement digne de celui d'Alexandre et de Scipion : encore dans la fleur de son âge (car il fut tué par les Parthes étant âgé seulement de trente et un ans), parmi quantité de très belles captives, il ne voulut même pas en voir une seule. En ce qui concerne la justice, il prenait la peine d'entendre lui-même les deux parties. Et même si, par curiosité, il demandait à ceux qui se présentaient devant lui de quelle religion ils étaient, son opposition à la nôtre ne pesait jamais dans la balance. Il promulgua lui-même plusieurs bonnes lois, et supprima une grande partie des impôts et des contributions que levaient ses prédécesseurs.

4. Nous connaissons deux bons historiens qui furent des témoins oculaires de ses actions ; l'un d'eux, Ammien Marcellin, évoque avec acrimonie en plusieurs endroits de son *Histoire* cette ordonnance par laquelle l'empereur Julien interdit à tous les rhétoriciens et grammairiens chrétiens d'enseigner dans les écoles, et ajoute qu'il souhaiterait que cette action-là demeurât passée sous silence. Il est vraisemblable que si Julien avait fait quelque chose de plus grave contre nous, Ammien Marcellin ne l'eût pas oublié, puisqu'il était dévoué à notre cause. En vérité, si Julien était rude à notre égard, ce n'était pas un ennemi cruel ; même des chrétiens racontent sur lui cette histoire : se promenant un jour autour de la ville de Chalcédoine, l'évêque du lieu, Maris, se permit de le traiter de « misérable, traître à Jésus-Christ », sans

---

1. Il était le neveu de l'empereur Constantin, vécut de 331 à 363, et ne régna que deux ans, de 362 à 363. La religion chrétienne lui avait été imposée dans son enfance, et il l'abjura un peu plus tard. D'où son surnom.

qu'il fasse autre chose que lui répondre : « Va, misérable, pleure la perte de tes yeux. » À quoi Maris répliqua encore : « Je rends grâce à Jésus-Christ de m'avoir ôté la vue, pour ne pas voir ton impudent visage. » Et Julien, racontent les historiens, ne fit alors qu'afficher une sérénité toute philosophique. Toujours est-il que cet épisode ne concorde guère avec les cruautés qu'on l'accuse d'avoir perpétrées contre nous. Il était, dit Eutrope<sup>1</sup> mon autre témoin, ennemi de la chrétienté, mais sans aller jusqu'aux crimes sanglants<sup>2</sup>.

**5.** Et pour en revenir à la justice, il n'est rien qu'on puisse lui reprocher, à part la sévérité dont il a fait preuve, au commencement de son règne, contre ceux qui avaient pris le parti de Constantin, son prédécesseur. Quant à sa sobriété, on peut dire qu'il vivait toujours à la façon d'un soldat, et se nourrissait en pleine période de paix comme quelqu'un qui se préparait et s'habituaient à l'austérité du temps de guerre. Sa vigilance était telle qu'il divisait la nuit en trois ou quatre parties, et que celle dévolue au sommeil était la plus réduite ; le reste, il l'employait à contrôler lui-même l'état de son armée et de sa garde, ou à étudier ; car entre autres qualités exceptionnelles, il avait celle d'être vraiment un excellent connaisseur dans tous les domaines de la littérature. On raconte qu'Alexandre le Grand, quand il était couché, de peur que le sommeil ne vînt le détourner de ses réflexions et de ses études, faisait placer à côté de son lit un bassin, et tenait au-dessus dans une main une boule de cuivre : si le sommeil le surprenait et lui faisait relâcher les doigts, le bruit fait par cette boule en tombant dans le bassin le réveillait. Mais Julien, dont l'esprit était si tendu vers ce qu'il désirait, et fort peu embrumé à cause de son exceptionnelle abstinence, se passait fort bien quant à lui de cet artifice.

**6.** En ce qui concerne ses compétences militaires, il fut admirable dans tous les domaines qui font un grand capitaine. Il fut donc sa vie durant, ou presque, en continuelle campagne mi-

---

1. Historien latin du IV<sup>e</sup> siècle, qui fut le secrétaire de Constantin. Il écrivit un *Abrégé de l'histoire romaine* en... dix livres.

2. Une phrase placée ici dans les éditions antérieures à 1588 a été reprise un peu différemment plus loin dans une note manuscrite de l'« exemplaire de Bordeaux ». Cf. *infra*, §8.

litaire, et la plupart du temps avec nous, en France<sup>1</sup>, contre les Allemands et les Francs. Nous n'avons guère gardé la mémoire d'un homme qui ait affronté plus de dangers que lui, ou qui se soit plus exposé lui-même. Sa mort a quelque ressemblance avec celle d'Épaminondas, car il fut frappé par un trait qu'il essaya d'arracher, et il y serait peut-être parvenu, si ce n'est que ce trait était tranchant : il s'entailla la main, qui en fut affaiblie. Il réclama ensuite sans cesse qu'on le ramenât dans cet état au milieu de la mêlée, pour y encourager ses soldats ; mais ceux-ci poursuivirent la bataille sans lui, très courageusement, jusqu'à ce que la nuit, en tombant, vienne séparer les deux armées. C'est à la philosophie qu'il devait le mépris particulier qu'il avait à l'égard de sa vie et des choses humaines. Il croyait fermement à l'éternité des âmes.

7. En matière de religion, il avait tout à fait tort : on l'a surnommé « l'Apostat » parce qu'il avait abandonné la nôtre ; il me semble plutôt qu'il ne l'avait jamais vraiment prise à cœur, mais qu'il avait fait semblant pour se conformer aux lois jusqu'au moment où il prit en main les rênes de l'Empire. Il était tellement scrupuleux à propos de la sienne, que même ceux qui, de son temps, la suivaient aussi, se moquaient de lui ; et l'on disait que s'il avait vaincu les Parthes, il aurait fait disparaître la race bovine dans le monde pour satisfaire aux besoins de ses sacrifices ! Il se prêtait aussi aux singeries de la divination, et accordait de l'autorité à toutes sortes de prédictions. Il dit en mourant, entre autres choses, qu'il savait gré aux dieux, et les en remerciait, de n'avoir pas voulu le faire mourir par surprise, puisqu'ils l'avaient depuis longtemps averti de l'heure et du lieu de sa fin. Il les remerciait aussi de ne pas l'avoir fait mourir lâchement, en état de faiblesse – mort qui convient mieux aux personnes délicates et oisives – ni à petit feu, après de longues souffrances, et de l'avoir trouvé digne de mourir de cette noble façon, au milieu de ses victoires et au faite de sa gloire. Il avait eu la même vision prémonitoire que celle de Marcus Brutus<sup>2</sup> : une première fois en Gaule, puis de nouveau en Perse, au moment de sa mort.

8. Les paroles que certains lui font prononcer, quand il se sentit frappé : « Tu as gagné, Nazaréen... », ou selon d'autres :

---

1. Qui n'était encore que la Gaule !

2. Le meurtrier de César.

« Sois content, Nazaréen ! », n'eussent certainement pas été oubliées si ceux que je cite comme témoins y avaient cru. Car ils étaient présents dans son armée, et s'ils ont noté jusqu'aux moindres gestes et paroles de sa fin, ils n'ont pas gardé trace de cela, non plus que de certains miracles qu'on y associe également.

**9.** Et pour en revenir à mon propos initial : il nourrissait en lui-même depuis longtemps le paganisme, dit Ammien Marcellin ; mais comme son armée était composée toute entière de chrétiens, il n'osait pas le montrer. Quand il se vit assez fort pour oser révéler publiquement ses sentiments, il fit ouvrir les temples des dieux, et s'efforça par tous les moyens de remettre en honneur l'idolâtrie. Pour parvenir à ses fins, ayant trouvé à Constantinople un peuple désuni avec des prélats chrétiens divisés, il fit venir ces derniers dans son palais, leur ordonna instamment de s'employer à éteindre cette discorde civile, et de faire en sorte que chacun puisse, sans en être empêché et sans crainte, s'adonner à sa<sup>1</sup> religion. S'il demandait cela avec insistance, c'était en fait dans l'espoir que cette liberté renforcerait les intrigues et les dissensions, empêcherait les gens du peuple de se sentir solidaires et donc de se liguer contre lui par leur accord et leur compréhension mutuelle ; c'est qu'il avait eu la preuve, par la faute de certains chrétiens<sup>2</sup>, de ce qu'il n'y a pas de bête au monde qui soit autant à craindre pour l'homme que l'homme lui-même.

**10.** Voilà donc à peu près ce que l'histoire peut dire, et en quoi l'attitude de l'empereur Julien mérite d'être considérée ; c'est qu'il s'est servi, pour attiser les dissensions civiles, de la même recette que celle que nos rois viennent d'employer pour les

---

1. « la » ou « sa » ? Le point est d'importance... Dans le texte de 1580 on lit : « sa ». Dans celui de 1588 : « la ». Mais dans l'« exemplaire de Bordeaux », une correction manuscrite a corrigé le « l » par un grand « s ». Les éditeurs de 1595, soit qu'ils n'aient pas voulu tenir compte de cette correction, soit qu'ils aient travaillé sur une copie qui ne la comportait pas, ont imprimé « la ». Je traduis ici en fonction de l'« exemplaire de Bordeaux », parce que cela me semble mieux en accord avec le propos de Montaigne et le contexte immédiat : « chacun sans empeschement ».

2. On peut comprendre en lisant cet éloge (même prudent) de Julien l'Apostat, et les critiques directes à l'égard de « certains chrétiens », que les censeurs de Rome aient pu demander à Montaigne de supprimer ce chapitre !...

éteindre : la liberté de conscience<sup>1</sup>. On peut dire, d'un côté, que lâcher la bride et permettre aux diverses factions de développer leurs points de vue, c'est répandre et semer la discorde, que c'est même peut-être une façon de l'accroître, puisqu'aucune barrière ou obligation légale ne vient brider et freiner son essor. Mais d'un autre côté, on peut dire aussi que c'est un moyen d'affaiblir les diverses tendances que de leur donner de la facilité, de l'aisance, que c'est émousser l'aiguillon qu'aiguisent au contraire la rareté, la nouveauté, et la difficulté. Et ce que je crois le plus volontiers, honorant ainsi la dévotion de nos rois, c'est que faute de pouvoir faire ce qu'ils voulaient, ils ont fait semblant de vouloir ce qu'ils pouvaient<sup>2</sup>.

---

1. La « paix de Monsieur » ou « paix de Beaulieu » (1576), et l'« édit de Bergerac » (1577) qui accordait aux protestants des places « de sûreté » où ils seraient libres de pratiquer leur culte.

2. Sur l'exemplaire de la BNF de l'édition de 1595 un « ne » contraire au sens de la phrase a été rayé à la main.

# Chapitre 28

## Chaque chose en son temps

1. Ceux qui comparent Caton le Censeur à Caton le Jeune, meurtrier de lui-même, comparent deux belles natures de formes voisines. Le premier offrit de la sienne de plus nombreux visages, et l'emporte en ce qui concerne les exploits militaires et l'utilité de son action publique. Mais la vertu du jeune, au-delà du fait que ce serait blasphémer que de lui en comparer une autre pour sa vigueur, ne présente pas, elle, de taches. Car qui pourrait en effet absoudre de toute envie et ambition celle du « Censeur », qui a osé s'en prendre à l'honneur de Scipion, qui était de loin bien plus grand que lui et tout autre en son siècle, en ce qui concerne la bonté naturelle et toutes les vertus essentielles?

2. On dit de lui, entre autres choses, qu'en son extrême vieillesse, il se mit à apprendre le Grec, avec une grande ardeur, comme pour assouvir une soif de longue date. Cela ne me semble pas être un grand argument en sa faveur, car c'est proprement ce que nous appelons « retomber en enfance ». Il y a un temps pour tout, les bonnes choses et les autres. Et je peux réciter mon « Pater noster » à un moment mal venu, comme dans le cas de T. Quintinius Flaminius qui, étant général d'armée, fut accusé parce qu'on l'avait vu à l'heure du combat perdre son temps à prier Dieu, lors d'une bataille que pourtant il remporta.

*Le sage met des bornes même à ce qui est bien.*

Juvénal [42]  
VI, v. 444.

3. Eudomidias voyant Xénocrates très âgé s'empresse de venir aux leçons qu'il donnait dans son école, s'exclama : « Quand

saura-t-il enfin quelque chose, lui qui apprend encore ? » Et Philopœmen dit à ceux qui portaient très haut le roi Ptolémée pour la façon dont il s'endurcissait en s'exerçant tous les jours à la pratique des armes : « Ce n'est pas louable pour un roi de son âge de s'y exercer : il devrait maintenant réellement les employer. »

4. Le jeune homme doit se préparer à la vie et le vieillard en profiter, disent les sages ; et le plus grand défaut qu'ils remarquent en nous, c'est que nos désirs rajeunissent sans cesse. Nous recommençons sans cesse à vivre. Notre goût et nos désirs devraient bien un jour tenir compte de la vieillesse. Nous avons déjà un pied dans la tombe, et nos appétits et nos besoins ne font que renaître.

Horace [37] II,  
XVIII, 17.

*Tu fais tailler le marbre au moment de mourir,  
Et au lieu de songer au tombeau,  
Tu bâtis des maisons.*

5. Le plus lointain de mes projets ne s'étend même pas sur un an : je ne pense plus désormais qu'à ma fin<sup>1</sup>. Je me détache de toutes nouvelles espérances et entreprises, je dis adieux à tous les lieux que je quitte, et je me sépare chaque jour un peu de ce que je possède. « *Il y a longtemps que je ne perds ni n'acquiers rien. Il me reste plus de provisions que de route à faire.* » « *J'ai vécu et j'ai parcouru la carrière que le destin m'avait fixée.* »

Sénèque [96]  
LXXVII .  
Virgile [112]  
IV, v. 653.

Le soulagement que je trouve enfin en ma vieillesse, c'est qu'elle amortit en moi bien des désirs et des soucis dont la vie est agitée : souci de la marche du monde, des richesses, de la grandeur, de la connaissance, de la santé, de moi-même. On en voit apprendre à parler quand il serait temps pour eux de se taire à jamais !

6. On peut étudier à tout âge, mais pas aller à l'école : rien de plus sot qu'un vieillard apprenant l'alphabet !

Pseudo-Gallus  
[52] I, 104.

*Diverses choses conviennent à diverses personnes ;  
Toute chose ne convient pas à tout âge.*

S'il faut étudier, que ce soit quelque chose qui convient à l'état dans lequel nous sommes, afin que nous puissions répondre,

1. Formule rhétorique, certes ; mais Montaigne écrit cela en 1588 et mourra effectivement peu après, en 1592.



comme celui à qui l'on demandait à quoi servaient ses études faites dans la décrépitude : « A m'en aller meilleur, et plus facilement. » Ce fut une étude de ce genre que fit Caton le Jeune quand, sentant venir sa fin, il rencontra le dialogue de Platon concernant l'éternité de l'âme<sup>1</sup>. Il était pourtant depuis longtemps fourni en provisions pour un départ de ce genre : il avait plus d'assurance, de ferme volonté et d'instruction que Platon n'en montre dans ses écrits ; son savoir et son courage étaient, de ce point de vue, au-dessus de la philosophie. Il ne s'y consacra pas pour préparer sa mort : de même que l'importance de la décision à prendre ne le priva pas de sommeil, il entreprit cette étude en l'associant à ses occupations habituelles sans opérer de choix ni de changements particuliers. La nuit qui suivit son échec à la Préture, il la passa à jouer. Et celle au cours de laquelle il devait mourir, il la passa à lire. Perdre la vie ou une charge publique lui était tout aussi indifférent.

---

1. Le *Phédon*.